

SANTÉ | VIH | REPORTAGE
Publié le 09 juillet 2021, 19:22. Modifié le 12 juillet 2021, 15:27.



En Afrique, les autotests viennent à la rescousse contre le VIH

par Matteo Maillard (Bamako).



Au Mali, à la clinique de Soutoura, des travailleuses du sexe sont sensibilisées aux autotests VIH, sous l'égide de l'ONG Solthis. | Jean-Claude Frisque / Solthis

En Afrique de l'Ouest, face aux difficultés de la lutte contre l'épidémie de VIH, une nouvelle solution est en cours de déploiement à grande échelle: l'autotest oral, recommandé par l'OMS pour améliorer le dépistage. Un enjeu primordial dans les régions Ouest et Centre, où un tiers des personnes qui vivent avec le virus du sida ignorent leur statut sérologique.

Pourquoi on en parle. Si la technologie d'autotest VIH est homologuée en Europe depuis 2015 avec des outils atteignant plus de 99% de fiabilité, le premier projet pilote dans la sous-région n'a débuté qu'en 2018. C'est la première fois en Afrique de l'Ouest que cette technologie d'autotest oral est déployée à grande échelle. Le dépistage est pourtant une porte d'entrée indispensable vers la prise en charge.

Le projet Atlas. Le projet Atlas est porté par l'ONG de lutte contre le VIH Solthis, l'Institut de recherche pour le développement (IRD), l'Agence française pour le développement (AFD) et l'organisation internationale Unitaid, pour un coût de 15 millions de dollars.

Il a déjà donné lieu à la distribution de 250'000 kits de dépistage en trois ans.

Aujourd'hui, après des premiers résultats concluants, la cadence doit être accélérée pour atteindre 400'000

distributions d'ici à la fin de l'année dans les trois pays cibles que sont le Mali, le Sénégal et la Côte d'Ivoire.

Atlas s'inscrit dans la cible des «trois 90» définie par les Nations Unies, dont le premier objectif est de permettre à 90% des personnes vivant avec le VIH de connaître leur statut sérologique. Celui-ci, fixé à l'horizon 2020, est encore loin d'être atteint. En Afrique de l'Ouest, seul 68% des porteurs du VIH connaissent leur séropositivité.

Ni vu ni connu. Afin d'assurer une certaine efficacité dans la poursuite de ces cibles, le projet se concentre sur les personnes les plus vulnérables. Clémence Doumenc Aïdara, directrice du projet:

«L'amélioration de l'accès au dépistage est nécessaire pour réduire la morbidité du VIH, en particulier dans les populations clés: les travailleuses du sexe, les usagers de drogues et les hommes ayant des relations sexuelles avec les hommes. Ces personnes à risque que les programmes actuels n'arrivaient pas à toucher, l'autotest permet de les atteindre.»

Et pour cause. Dans des pays où ces populations sont fragilisées, où l'homosexualité est condamnée par la loi, se rendre à l'hôpital pour se faire dépister, c'est risquer la stigmatisation.

«Je ne suis jamais allée me faire dépister à la clinique. Tout le monde te voit, te juge, parfois t'insulte et te menace», explique Princesse, 30 ans, une prostituée nigériane qui travaille dans une maison close de Bamako. Ce soir, c'est la première fois qu'elle se teste.

Une équipe de la clinique Soutoura est venue rencontrer Princesse et ses collègues sur leur lieu de travail pour les sensibiliser à cette nouvelle technologie d'autotest buccal. Une infirmière montre comment se frotter les gencives avec la spatule afin de récolter la salive, puis la plonger dans un réactif.

«En vingt minutes, vous avez le résultat», clame la soignante, sous les murmures approuvateurs de l'assemblée. «Ca me rassure de savoir que je suis négative», souffle Princesse.

Simple à déployer. Une autre raison qui rend l'autotest oral populaire est le fait qu'il soit moins douloureux que la technologie Trod (test rapide d'orientation diagnostique). «Chaque trois mois, je me dépiste, mais je n'aime pas me faire piquer le doigt, raconte Aïcha*. Là, c'est plus facile.»

Et pas besoin d'un accompagnateur pour lire les résultats, du test contrairement aux technologies précédentes. Cela peut être fait seul, dans un environnement discret, à l'image d'un test de grossesse.

Clémence Aïdara:

«Les Trod ont permis de sortir les tests des centres de santé, de les démedicaliser, d'aller vers les populations. Aujourd'hui, l'autotest OraQuick permet au bénéficiaire de se tester seul, de le faire où on veut, quand on veut et avec qui on veut.»

La facilité d'usage de l'autotest permet ainsi une distribution secondaire. Aux personnes à risque rencontrées lors des séances de sensibilisation, plusieurs tests sont distribués, afin qu'ils les remettent à leurs partenaires ou leurs clients.

Autant de gens que les programmes actuels n'arrivent pas à toucher, précise la directrice du projet Atlas. «Grâce aux premiers retours statistiques, on sait que 40% des bénéficiaires des autotests ne s'étaient jamais fait dépister avant.»

Collecte de données. Le projet contient aussi une composante de recherche pilotée par l'IRD. La génération de ressources et de données scientifiques permettra de mieux comprendre l'ensemble des conséquences sociales, économiques, politiques et épidémiologiques du VIH sur ces populations fragilisées, ainsi d'adapter les stratégies de lutte contre le virus.

Clémence Aïdara:

«Nous pourrions guider les ministères de la santé et adapter les procédures, pour orienter les financements du fonds mondial et pérenniser la stratégie.»

En avril, le projet Atlas a sorti un premier bilan encourageant. Au Sénégal, où la revue des indicateurs nationaux du VIH vient d'être terminée, le nombre de personnes séropositives ayant pris connaissance de leur statut a augmenté de 3 point grâce à l'autotest. Il permet désormais au Sénégal de dépasser la moyenne régionale et d'atteindre 71%.

Pas suffisant pour cocher la case du «Premier 90», mais un progrès encourageant en vue de l'objectif rehaussé de 95% de personnes séropositives dépistées à l'horizon 2025.

* *Prénom d'emprunt.*

VIH **Santé Globale** **Afrique** **Afrique De L'Ouest** **Humanitaire**
